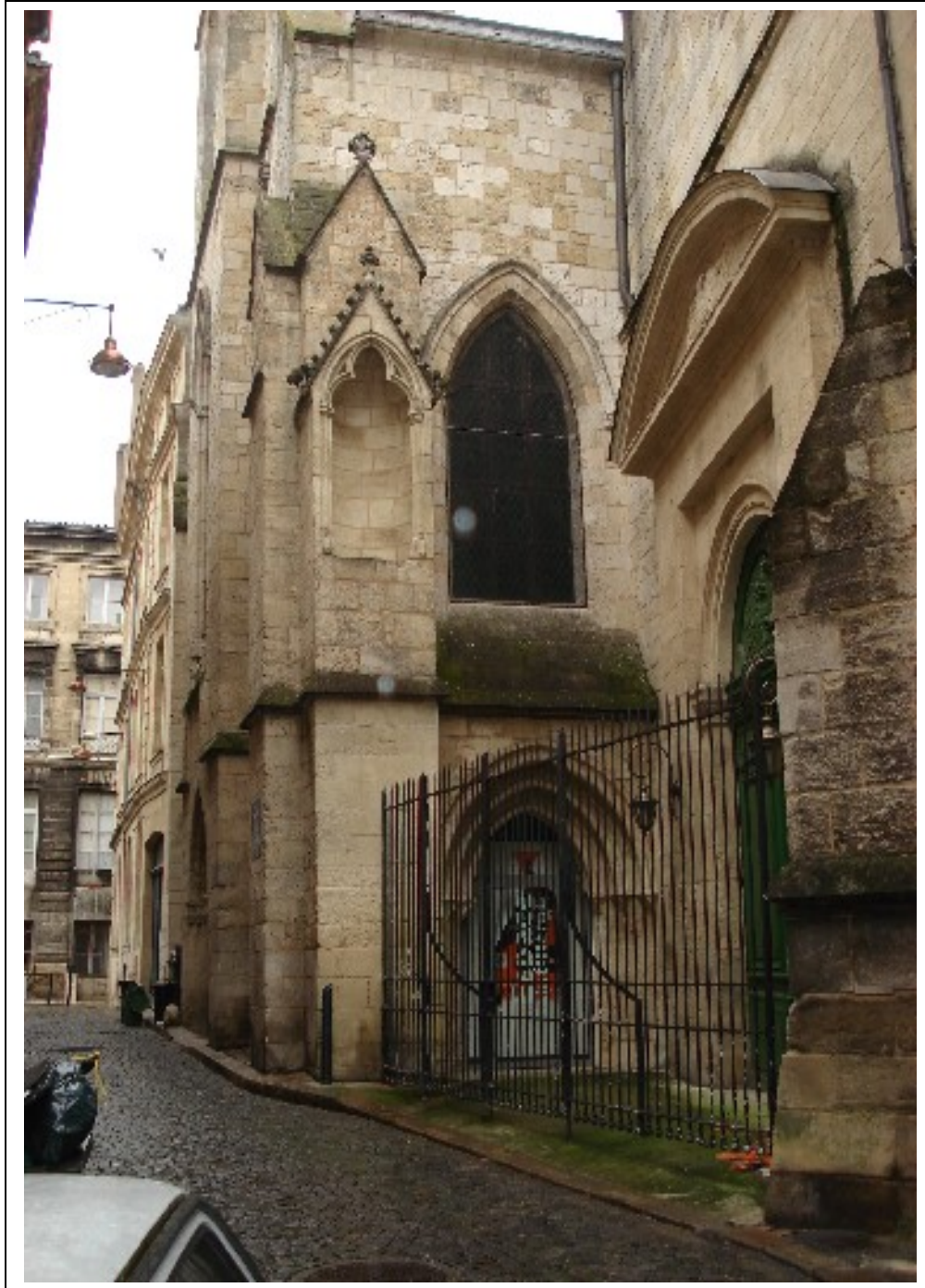


Si nous évoquons nos promenades de l'an passé, nous nous souviendrons d'avoir beaucoup marché...

Cette année, nous allons plus raisonnablement mesurer nos pas en nous limitant aux quelques centaines de mètres séparant la rue St Rémi du cours Victor Hugo soit une simple traversée des quartiers St Pierre et de la Rousselle où nous ne rencontrerons ni artère majeure ni prestigieuse avenue, mais une multitude de petites rues étroites, souvent très sombres, mais qui ont beaucoup de choses à nous raconter. Des événements tragiques ou même simplement anecdotiques qui se sont déroulés là, sur ces quelques centaines de mètres.

Il est impensable, dans un temps raisonnable de les évoquer tous. Ainsi donc, de toute nécessité, il va nous falloir faire des choix et n'en rapporter que quelques uns, sans privilégier nécessairement les plus importants, mais en essayant de les emprunter aux divers registres qui nous sont offerts et Dieu seul sait s'ils sont nombreux !

L'église Saint Rémi



Rue St Rémi, tout proche de la rue Jouannet, nous découvrirons tout d'abord le site de l'ancienne église St Rémi. Ce beau monument, désormais restauré, a connu des fortunes très diverses. Il fut, pendant des siècles, l'église paroissiale du quartier. Désaffecté au moment de la Révolution, il devint, au début du XIXème siècle, le siège d'une voilerie, activité très importante en son temps où la marine était reine.

Elle était là bien située, à quelques pas du fleuve. Mais l'ère de la vapeur maritime survint et cette activité en fut de plus en plus affectée. Elle finit par disparaître. Mais, et c'est un exemple typique de l'impact que les innovations techniques peuvent avoir sur l'urbanisme, la disparition de cette voilerie survint au moment où s'ouvrit l'ère de l'automobile, et sur cet emplacement, s'établit un garage. Ces avatars successifs avaient fort dégradé le bâtiment lorsque la décision fut prise en 1963 de le rénover entièrement pour en faire un dépôt lapidaire. C'est au cours de ces travaux, en septembre de cette année là qu'une macabre découverte vint soulever une vive émotion. On y découvrit en effet une trentaine de squelettes humains. La police, le parquet, la médecine légale se saisirent de l'affaire pour découvrir finalement qu'il s'agissait d'exhumations fort anciennes provenant du minuscule cimetière paroissial qui jouxtait autrefois cette église. Faute de savoir quoi faire de ces restes, on les avait dissimulés dans la charpente de l'église, il y avait de cela bien longtemps. Si vous vous en souvenez, nous avons l'an passé évoqué une découverte identique au dessus des voutes de l'ancienne église St Projet. Cette découverte montrait néanmoins que ce que l'on avait pu prendre jusque là pour une initiative macabre isolée constituait en fait, sous la pression de l'exiguïté des lieux, une pratique courante dans les églises des paroisses urbaines.

Un inventeur génial à qui nous devons beaucoup

Photo3



A quelques pas de là, toujours rue St Rémi, au n°60, se trouve la maison de Cyprien Gaulon. Son architecture banale ne retiendra pas notre attention, mais il s'est passé là quelque chose d'essentiel qui mérite bien d'être conté.

La technique de la lithographie venait tout juste d'être inventée en Allemagne, il y avait une quinzaine d'années, lorsque Cyprien Gaulon, originaire de l'île de St Domingue vint s'installer là, en 1818 pour ouvrir y une imprimerie. Il avait alors 40 ans et se passionna tout de suite pour cette technique de reproduction graphique.

C'est lui qui, en 1825, va tirer les planches des dessins de Francisco Goya, celles-là même qui sont devenues si célèbres sous le nom des « Taureaux de Bordeaux ». Vu la situation financière désastreuse de Goya dans ses dernières années, telle que nous l'avons évoquée l'an passé, il ne put probablement pas le payer et, en contre partie, il dessina son portrait. Mais ceci n'est pas l'essentiel.

C'est là, dans cette maison que Cyprien Gaulon inventa l'étiquette destinée à identifier les bouteilles de vin. Toutes les étiquettes de vins, spiritueux, sirops et autres liquides mis en bouteilles dans le monde entier sont issues de cette invention. Jusque là, l'identification des crus se faisait par divers procédés tels que le bouchage à la cire de couleurs différentes, fils colorés, moulage du verre ou même simple marque de peinture, etc... C'est à Cyprien Gaulon que nous devons l'invention simple mais géniale de cet étiquetage que nous trouvons aujourd'hui si évident.

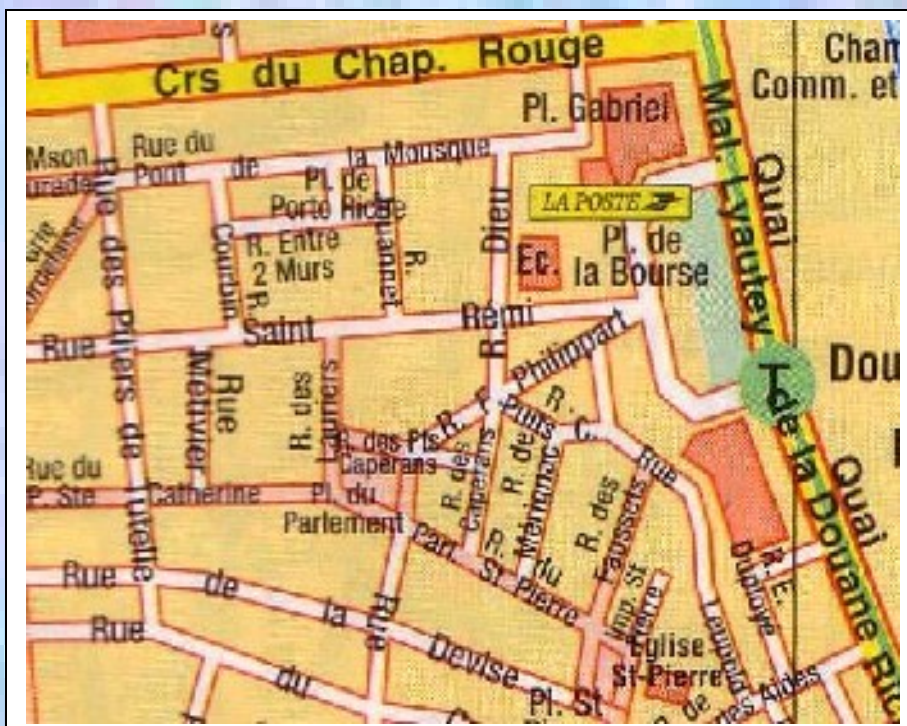


Photo4

Dirigeons maintenant nos pas vers la place St Pierre en passant par la rue Fernand Philippart, c'est l'ancienne rue Royale devenue un temps, sous la Révolution, rue de la Liberté, pour être enfin dédiée à Fernand Philippart, élu maire de Bordeaux en 1919. Entre bien d'autres initiatives, c'est lui qui conçut et mit en place la Régie Municipale du gaz de Bordeaux



Photo 5

Ne marchons pas trop vite afin de ne pas manquer en son N° 16 la très belle perspective d'angle arrondi aux lignes architecturales très pures. C'est l'Hôtel Castanié et son magnifique balcon en fer forgé du XVIIIème siècle ; un modèle du genre.

Mais elle accueille aussi en son N° 7 la très curieuse Maison des Aigles. Construite sous le Premier Empire, elle porte une imposante frise d'aigles sculptés à la gloire du régime de l'époque. Certes le régime a passé, mais les aigles sont restés. Il semble bien que cette maison ait appartenu à Jean Rochefort qui, une quinzaine d'années auparavant s'était montré, à Paris, comme un Jacobin particulièrement militant. Si militant que, dit-on, on lui confia le privilège d'incarner le personnage du pape lors de la cérémonie inaugurale du culte de la déesse de la Raison sur la place de la Bastille le 10 août 1793. L'interprétation de ce personnage délibérément voulu carnavalesque ne lui ouvrit aucune carrière artistique,

Mais cette maison, beaucoup plus tard, il y a de cela une cinquantaine d'années, hébergea aussi le photographe Pierre Molinier dont la vie scandaleuse devait défrayer la chronique bordelaise jusqu'à son suicide, en 1976, Il avait pris la précaution de rédiger au préalable lui-même son épitaphe:

« Ci-git un homme sans moralité
Il s'en fit gloire et honneur.
Inutile de prier pour lui »

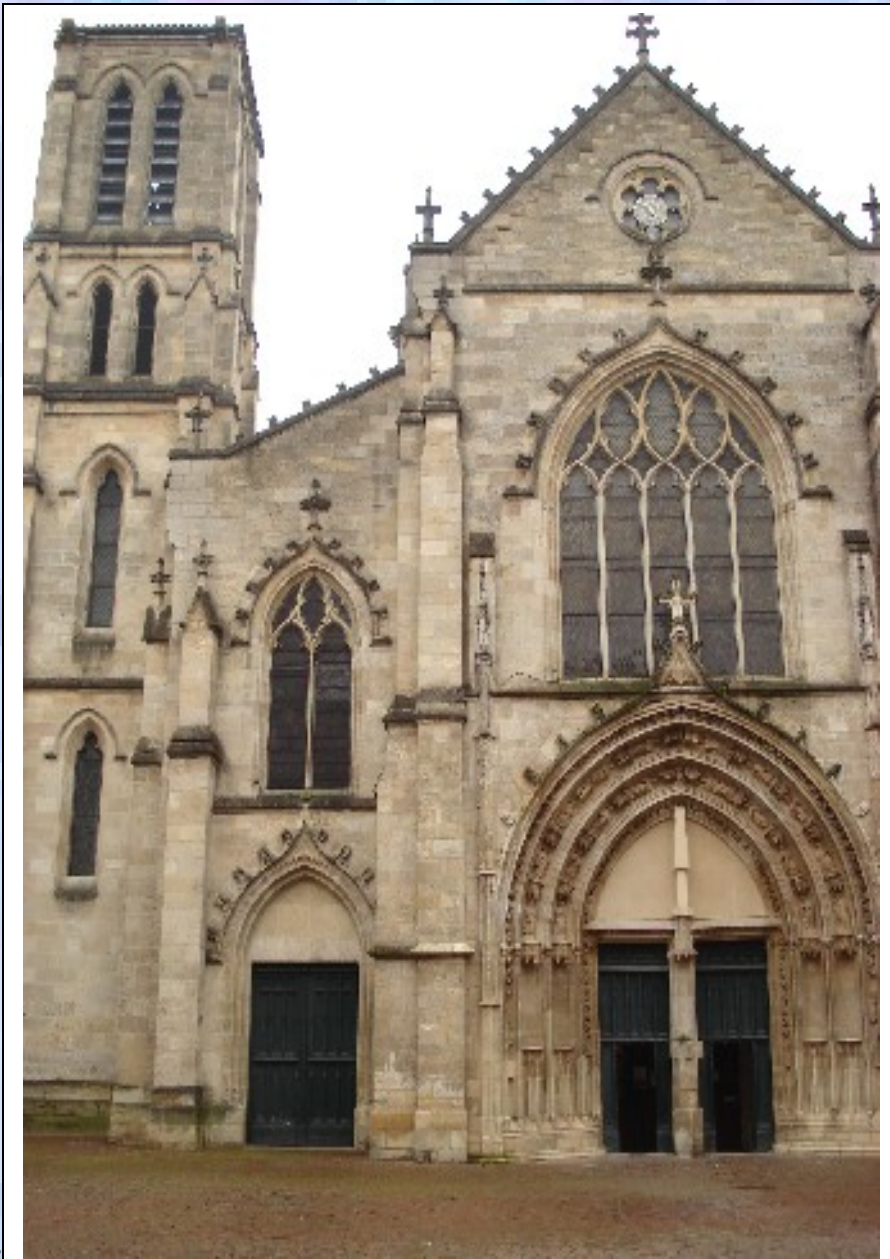


Photo 8

Et nous parvenons ainsi sur la place St Pierre, dominée par l'église du même nom. Nous avons là, très exactement sous nos pieds le port Gallo-Romain de Burdigala. Ce fut là, le cœur de la fortune de la ville antique. Ce port communiquait avec le fleuve par une porte percée dans le rempart, que l'on appelait la Porte Navigère. Elle se situait à peu près à l'emplacement de l'église actuelle. Exploité jusqu'au IV^{ème} siècle, ce port commença à s'envaser et, faute d'entretien, finit par devenir inaccessible au siècle suivant. Il fut alors comblé et son emplacement fut dédié à l'expansion de l'urbanisme local à l'intérieur des remparts du castrum.

Cette église St Pierre fut longtemps l'église paroissiale du quartier résidentiel de la haute magistrature gravitant autour du tout proche palais du Parlement de Bordeaux. Ceci dura jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle et surtout au début du XVIII^{ème}, dates auxquelles ces hauts personnages abandonnèrent progressivement ce quartier trop étroit pour se faire construire de beaux hôtels particuliers dans les quartiers neufs du Chapeau Rouge et de l'Intendance.

Nous avons déjà évoqué ce mouvement l'an passé. Mais pendant deux siècles, de la fin du XV^{ème} à la fin du XVII^{ème} tous les hauts magistrats du parlement, les avocats, les greffiers, les huissiers et tous les gens de droit et leurs familles ont habité ce quartier et ont été les paroissiens de cette église. S'y ajoutaient les gens de métiers dont les échoppes occupaient les rez-de-chaussée des maisons environnantes. Certains d'entre eux, de condition socialement modeste, n'en étaient pas moins fort aisés. C'était le cas des ébénistes fortement implantés rue des Bahutiers, le cas aussi, des orfèvres, rue des Argentiers. Ces derniers s'étaient spécialisés dans la fabrication de pièces religieuses telles que les croix de procession. Ils ont laissé leurs noms à leurs rues respectives.

Tout cela pour dire que cette paroisse St Pierre était une paroisse riche et qu'elle disposait de confortables revenus. J'ai retrouvé des comptes pour une année qui n'est pas exactement précisée mais qui pourrait être 1693. Et l'on y découvre, par exemple, qu'elle consacre 800 livres (soit, à l'époque, l'équivalent du prix d'une vingtaine de barriques de vin de Bommes), pour rémunérer les prestations de son prédicateur de Carême cette année là. A ce prix, on peut espérer qu'il faisait montre d'une belle éloquence. Mais ce n'est pas tout, car le budget de la paroisse prévoyait également une somme de 60 livres afin de pourvoir au rafraichissement des prédicateurs.



Photo9

Et maintenant, sans quitter la Place, nous allons tourner le dos à l'église et porter nos regards sur la maison faisant l'angle des rues des Bahutiers et du Cancéra. Elle porte une niche dans laquelle on découvre une petite statue de Saint Pierre. La niche est ancienne et la statue très récente. Là n'est pas l'intérêt. Il n'est pas non plus dans le style architectural de l'immeuble.

Alors où est-il ? Eh Bien, c'est dans cette maison, qu'en 1844 mourut Flora Tristan. Un personnage aujourd'hui bien oublié et je suis prêt à prendre le pari que vous en savez peu de choses. Et pourtant, Mesdames, vous lui devez beaucoup....,

Une femme de conviction aujourd'hui bien oubliée, Flora Tristan

Le XIXème siècle a été dans l'histoire des sociétés occidentales et tout spécialement en France, l'un des plus misogyne que l'on ait connu. On y trouve, dans les institutions, une sorte de recadrage des velléités d'émancipation qu'avait connu la condition féminine à la fin du XVIIIème siècle. Les lourdes contraintes établies par le code civil de Napoléon en 1804 en sont une parfaite illustration. Rares sont les femmes qui, comme Georges Sand par exemple, ont bravé l'opinion en affirmant leur indépendance et leur droit à la libre conduite de leur vie.

Flora Tristan a été de celles-là et mieux encore, car elle ne s'est pas contentée de revendiquer sa propre indépendance mais elle l'a passionnément réclamée pour toutes les femmes que le poids des conventions sociales et les rigueurs de la loi tenaient en étroite tutelle. Et cette revendication, elle l'a portée pendant des années avec une passion brûlante de conviction et de courage au devant d'une opinion particulièrement hostile.

Flora était née en 1803 d'un père péruvien et d'une mère française. Elle prétendait à une noble extraction du fait de son père qui aurait été un lointain descendant de Montezuma, l'avant dernier empereur des Aztèques au moment de la conquête espagnole. Ses parents s'étaient mariés en Espagne. Un mariage sur lequel portent quelques suspicions et qui, de ce fait, n'a jamais été officiellement reconnu en France. Son père meurt en 1807, alors qu'elle n'a que 4 ans. Sa mère se débat alors dans d'inextricables difficultés financières.

Pour échapper à cette pénible situation, Flora se marie très jeune, à l'âge de 17 ans. Son mari, André Chazal est un homme assez fortuné, mais pas très intéressant. Il est violent et de plus féroce jaloux. Battue, et même séquestrée, Flora le hait et finit par s'enfuir alors qu'elle est enceinte d'un troisième enfant. Son mari la recherche, la retrouve et, en 1838 finit par lui tirer un coup de pistolet, la blessant à la cuisse. Sur cet acte de violence, la justice lui accorde la séparation de corps dans un temps où le divorce n'existait plus depuis 1816 et ne sera rétabli que par la loi Naquet en 1884.

Ne sachant trop que devenir, Flora pense à se retirer au Pérou auprès de son oncle paternel. Mais celui-ci la reçoit fort mal et la rejette, la considérant comme batarde. Elle revient en France et devient ouvrière d'usine et découvre alors l'effroyable condition de la vie ouvrière de l'époque.

Elle réalise alors plusieurs ouvrages et devient l'un des premiers leaders du socialisme en France. Elle organise un mouvement ouvrier sous le nom d'« Union Ouvrière » en 1843. Ce mouvement est assez proche de la 1^{ère} Internationale qui apparaît à l'époque. Elle fait la connaissance de Proudhon, le théoricien d'une nouvelle doctrine sociale. Elle n'a jamais rencontré Karl Marx, mais celui-ci n'en fait pas moins référence à son engagement au fil de ses œuvres. En 1843/44, elle entreprend un tour de France sur le thème de l'Emancipation de la Femme qui est le titre d'un de ces ouvrages, publié en 1837.

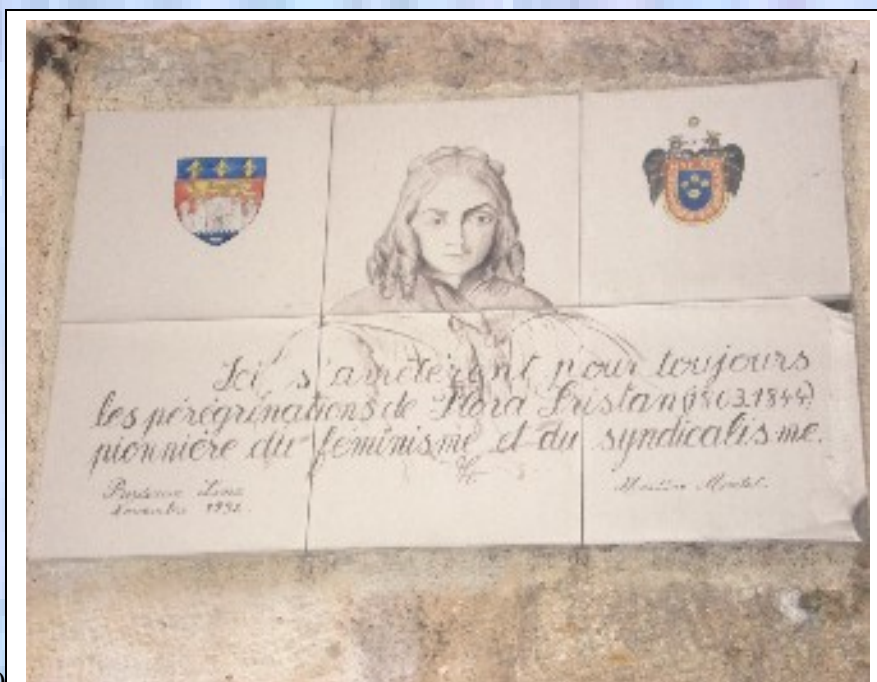


Photo10

Et c'est au cours de ce périple, lors de son escale à Bordeaux qu'elle y contracte la fièvre typhoïde et meurt dans cette maison du quartier St Pierre en 1844. Le 8 mars dernier, à l'occasion de la Journée de la femme, on a beaucoup évoqué la figure de Louise Michel, personnage emblématique de la Commune de Paris. Je n'ai jamais eu connaissance d'aucune manifestation à la mémoire de Flora Tristan et pourtant, elle fut une des toutes premières figures du féminisme naissant du XIXème siècle. Elle fut aussi l'une des grands-mères du peintre Gauguin.

Les vocations successives de l'église Saint Siméon

Nous sommes si proches de la place Camille Julian qu'il serait dommage de ne pas franchir la centaine de mètre qui nous en sépare afin de découvrir l'église St Siméon.

Celle place est toute récente. Elle n'a été aménagée qu'en 1935 par la destruction d'un îlot d'immeubles vétustes acheté par la ville. Sa création a permis d'aérer un peu le quartier et de dégager le monument de l'église St Siméon.

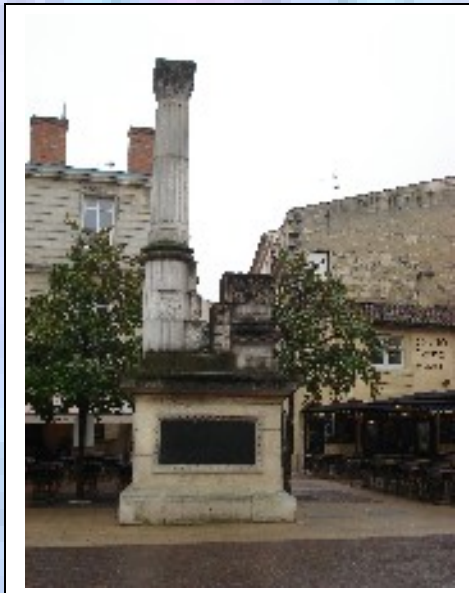


Photo11

Le bâtiment a connu des fortunes très diverses. Jusqu'à la révolution, ce fut l'église paroissiale du quartier. Désaffectée, elle concourut à sa manière à la défense nationale en devenant, pendant quelques années une salpêtrière en vue de fabriquer de la poudre à canon.

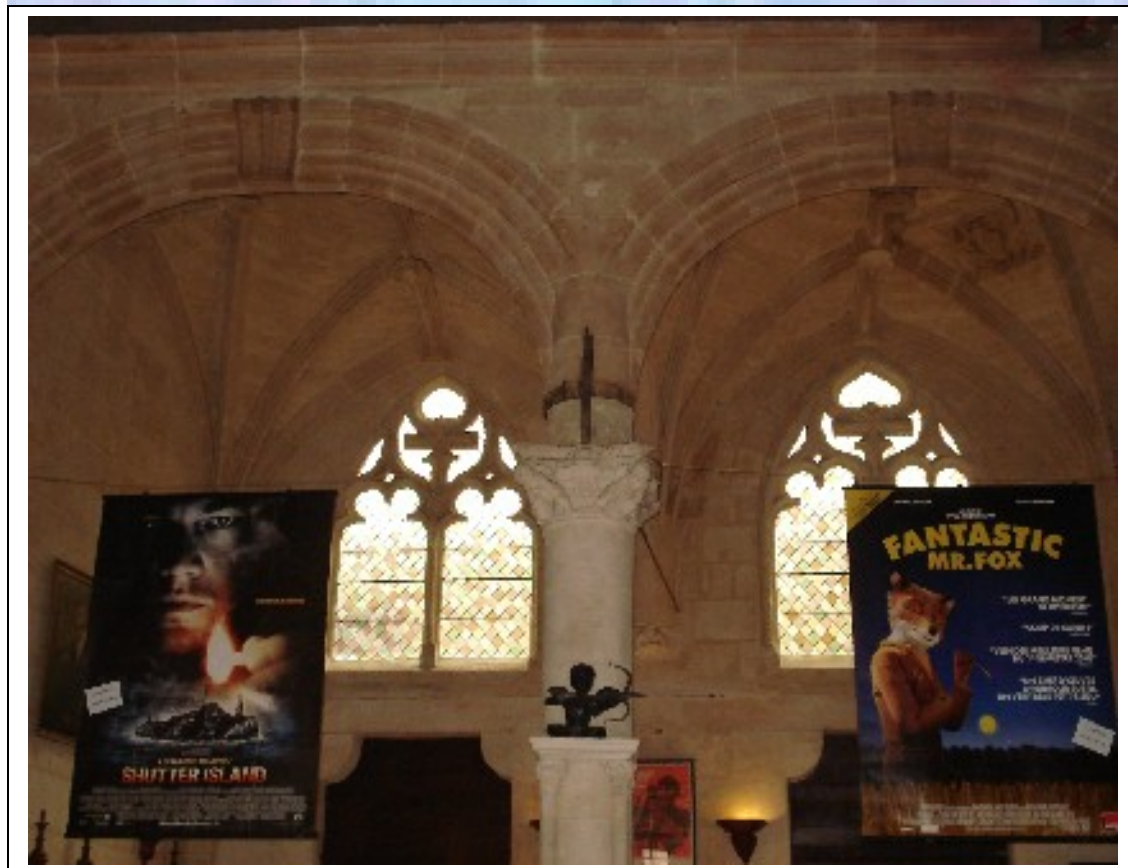


Photo12

En 1833, deux philanthropes bordelais, les frères Laporte, tous deux anciens officiers de marine, en firent l'acquisition pour y créer une école de mousses. L'œuvre était tout à fait bénéfique. C'était en effet un temps où quantité de jeunes garçons, issus de milieux défavorisés, vagabondaient sur le port en quête d'improbables menus travaux. Ils finissaient souvent dans la délinquance dont il leur était bien difficile de sortir par la suite. Les frères Laporte firent construire dans la nef de l'ancienne église deux maquettes de navires, celle d'un brick et d'une frégate, avec leurs mats, voiles, cabestans et gréement complet. Puis, ils ouvrirent là une école d'apprentis marins recrutés parmi ces enfants errants. Ils vivaient sur place, en internat, dans ce cadre maritime reconstitué, dormant dans des hamacs tendus dans les entreponts tout en apprenant très concrètement les gestes du métier de la marine à voiles. Cette initiative connut le succès et cette école fut par la suite transférée sur un véritable navire amarré à demeure dans le port voisin.

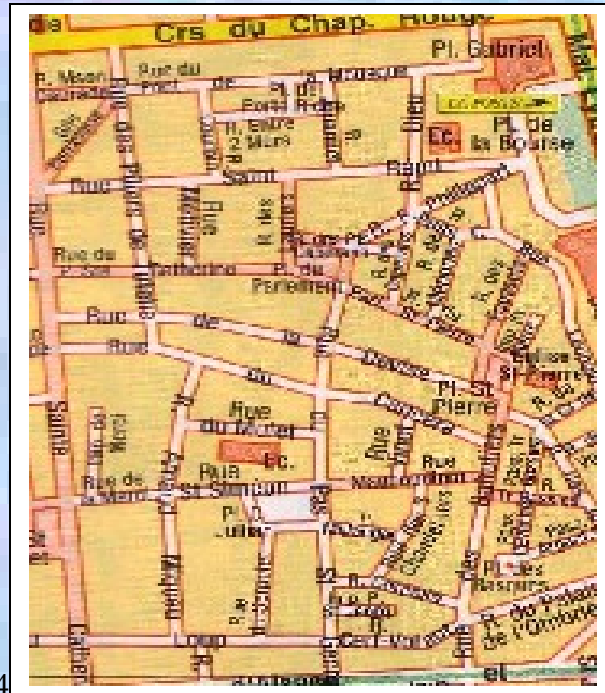
Se trouvant désormais disponible, cet édifice fut acquis en 1863 par Charles Teyssonneau qui y installa une conserverie de légumes. Cette marque perdura pendant longtemps et les plus anciens d'entre nous se souviennent peut-être des petits pois extra fins de Teyssonneau en un temps où l'entreprise, dépassée par son succès, avait déjà quitté les lieux pour s'installer plus au large. Mais en tous cas, c'est là, dans cette église que Teyssonneau inventa un instrument génial qui allait partir à la conquête du monde en étant reproduit à des millions d'exemplaires. Il s'agit ni plus ni moins que de la clé ouvre boîte à sardines, dispositif aujourd'hui dépassé mais qui pendant près d'un siècle a accompagné bien des boîtes de conserves à languettes, c'est de là que tout est parti.

Photo13



Par la suite, ces locaux virent s'installer un commerce de vélos qui devint plus tard un garage automobile. Enfin, dernier avatar, depuis 1999, et après complète transformation, cette église accueille le cinéma Utopia.

[De la bonne à la mauvaise cuisine](#)



Photos 14

Nous allons quitter cette place Camille Jullian en empruntant la rue Maucoudinat. A peine avons-nous fait quelques pas, voila que nous laissons à notre droite une petite rue transversale dénommée des « Trois chandeliers ». Cette curieuse dénomination lui vient d'une hostellerie d'excellente réputation qui portait cette enseigne et qui de temps immémoriaux avait installé là ses fourneaux. Mais le meilleur côtoyait le pire. En effet, à l'angle de la rue Maucoudinat et de la rue des Bahutiers, on trouvait l'auberge de la « Truie qui file » et c'était une fort mauvaise gargote. C'est ainsi que les bordelais, fort mécontents ont appelé cette rue « Maucoudinat », ce qui en Gascon, signifie « mal cuisiné ». Sans y paraître, le moindre pas, en ces lieux, est chargé d'histoire.

Une Samaritaine bien solitaire

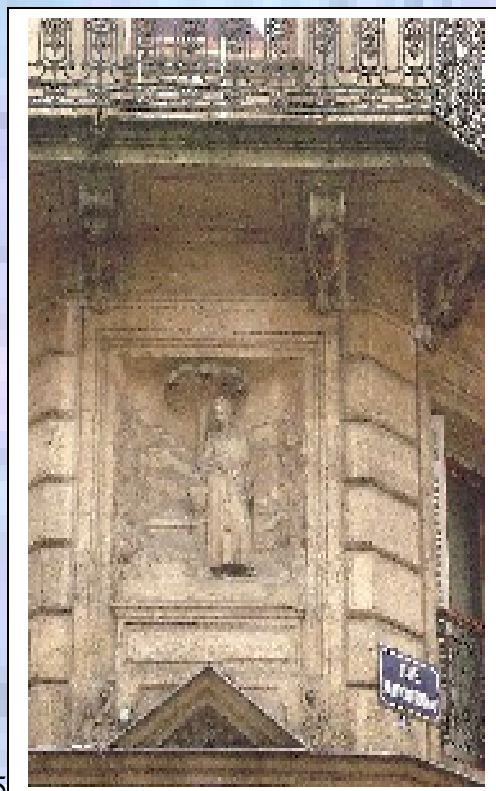


Photo15

Adossé à cette auberge de réputation plus que douteuse, à l'angle des deux rues se trouvait autrefois un puits public. Après avoir porté plusieurs noms, il a fini par s'appeler tout simplement le puits de « la Truie qui file ». Il était surmonté d'un bas relief sculpté représentant la Samaritaine. Le puits a disparu, mais le bas relief est resté à sa place, à ceci près qu'il n'est pas d'origine. Celui que l'on peut voir aujourd'hui ne date que du XIX^{ème} siècle. Alors, où est donc l'intérêt de cette œuvre modeste ? Tout simplement dans le fait qu'elle est unique en son genre. En effet, il existe d'innombrables représentations de cette scène tirée du chapitre de l'évangile de St Jean. Et partout, en chacune d'elles, on retrouve le puits de Jacob, Jésus qui demande à boire et la femme Samaritaine qui s'apprête à puiser de l'eau. Or regardez bien ce bas relief. Ici, il y a bien le puits et la Samaritaine mais Jésus fait défaut, en voyage peut-être !!! C'est la seule représentation de cet épisode que l'on connaisse ainsi tronquée. Et vous pouvez y regarder de près, il ne s'agit pas d'un accident, sa place n'a pas été prévue, un point c'est tout.

Le palais de l'Ombrière

Et maintenant que nous sommes parvenus à ce carrefour, que vais-je vous montrer d'autre ? Eh bien, malheureusement rien, du moins plus rien. Vous êtes pourtant là devant ce qui fut l'un des plus hauts lieux de la vie bordelaise, je veux parler du Palais de l'Ombrière.

Photo16



Une remarquable reconstitution en a été faite il y a quelques années au terme de minutieuses enquêtes. Regardez bien ce document, il vous donnera une bonne idée de ce que fut ce Palais. Ce fut au départ une sévère forteresse en forme de donjon dont la construction débuta en l'an 1075. C'est l'imposante tour rectangulaire dans la partie droite du document. Par la suite, au fil des siècles, ce château primitif fut souvent complété et largement remanié pour devenir l'ensemble complexe que vous avez sous les yeux. Ce palais était, avec Poitiers, l'une des résidences majeures des puissants Ducs d'Aquitaine.

Ce n'est pas la Cathédrale que nous connaissons aujourd'hui. C'est la cathédrale romane, celle qui l'a précédée et dont on a récemment retrouvé les soubassements au cours des travaux menés devant le portail nord. Sitôt après la cérémonie du mariage, et dans la cathédrale même, toute la noblesse d'Aquitaine dûment présente renouvela solennellement entre les mains du Prince le serment féodal qui liait chacun des seigneurs à leur jeune Duchesse. Après cette brillante cérémonie, on fit place à la fête qui se déroula en ce Palais de l'Ombrière réunissant, nous dit-on, plus de 1000 invités. rappelons toutefois que la cour d'Aliénor était alors beaucoup plus raffinée que celle du Prince Louis. Les troubadours, la poésie, et la musique y tenaient déjà une place que les provinces du nord ne découvriront qu'un peu plus tard et en partie d'ailleurs grâce à Aliénor elle-même.

Les jeunes époux ne s'attardèrent guère à Bordeaux et prirent la route de Poitiers, autre haut –lieu du pouvoir d'Aliénor, où d'autres festivités les attendaient. Mais là, à peine arrivés, dans les premiers jours d'août, ils apprirent le décès de Louis VI, Roi de France, mort à Paris le premier jour du même mois. A 17 et 15 ans, les voici roi et reine de France.

Mais un mariage qui tourne mal

Ce n'est point ici le lieu de raconter la suite de l'histoire d'Aliénor. Elle en vaudrait pourtant la peine. Disons, pour faire court, que ce mariage, mal assorti fut celui de l'eau et du feu. Elle cultivée, brillante, et lui triste et de tempérament quasi monacal. Après maintes péripéties, cette union finit par être annulée par le concile tenu à Beaugency en 1152. Erreur politique fondamentale commise par Louis VII puisqu'Aliénor retrouvait du même coup la libre disposition de sa dot et redevenait Duchesse souveraine d'Aquitaine et une fois encore, le plus beau parti de France.

Les choses, d'ailleurs, ne tardèrent point. Quelques semaines plus tard et sans même respecter le délai légal, à l'âge de trente ans, elle épousait en secondes noces Henri Plantagenet, Duc d'Anjou et de Normandie qui en avait 19. Ce n'était pas pour lui déplaire....Or, par un incroyable et tout à fait inattendu concours de circonstances diverses, Henri Plantagenet, deux ans plus tard, en 1154, se retrouva investi de la couronne d'Angleterre mais, dans le même temps, apportait à cette couronne la somptueuse dot de son duché d'Aquitaine.

Et c'est ainsi que, pendant 300 ans, jusqu'en 1453, Bordeaux se trouva rattaché à Londres. Ce dont aucun Aquitains n'eut d'ailleurs à se plaindre.

Le dernier voyage d'Aliénor

Photo19



Passons rapidement sur la vie tumultueuse d'Aliénor, et Dieu sait si elle put l'être ! Pour en venir à ses derniers contacts avec son palais de l'Ombrière. Au cours de l'hiver de 1199 à 1200, à l'âge de 78 ans elle avait accepté de faire le voyage de Tours en Espagne, montée sur sa mule et accompagnée d'une toute petite escorte, pour aller y chercher Blanche de Castille et la conduire jusqu'à son futur époux Louis VIII.

En ces temps troublés, en plein hiver, sur des routes incertaines, ce n'était pas un voyage de tout repos. Au sud de Poitiers, elle se fit même kidnappée par un de ses vassaux félon. C'est tout dire. Elle arriva enfin à Bordeaux en janvier 1200 et, après avoir fait étape à l'Ombrière où tant de souvenirs pouvaient l'assaillir, elle reprit son chemin vers l'Espagne sans autre encombre cette fois que les rigueurs de l'âge et de l'hiver. Elle franchit les Pyrénées enneigées et parvint enfin auprès d'Alphonse IX de Castille, père de la future qui la reçut fort bien. Cette petite Blanche avait alors à peine 12 ans.

Aliénor séjourne quelques mois en Espagne puis remonte sur sa mule et accompagnée de Blanche, reprend la route de Bordeaux où elles parviennent pour Pâques. Les voici donc toutes deux au Palais de l'Ombrière et le jour de Pâques, vont communier solennellement en la Cathédrale Saint André. Elles vont ensuite reprendre leur voyage mais Aliénor, fatiguée s'arrêtera pour se reposer, à l'Abbaye de Fontevraud, en val de Loire, et c'est Hélie de Malmort, Archevêque de Bordeaux, qui conduira Blanche jusqu'à son futur époux séjournant en Normandie. C'est là d'ailleurs que sera célébré leur mariage. Blanche devait devenir une remarquable reine de France et jouer un rôle politique très avisé. Elle fut la mère de Saint Louis.

Après ces diverses péripéties qui nous ont parfois égaré bien loin de notre visite, revenons au palais de l'Ombrière. Nous avons vu que depuis les origines, il avait beaucoup évolué. Mais après la fin de la période anglaise, en 1453, il allait perdre beaucoup de son importance politique et militaire, notamment au bénéfice du Fort du Ha édifié peu après. On n'allait jamais plus y voir séjourner d'aussi hauts personnages que la Reine et le Prince Noir d'Angleterre.

Et pourtant très rapidement, il allait retrouver une importante animation mais dans un tout autre domaine.

Le Palais de l'Ombrière change de destination

Le 10 juin 1462, Louis XI, à Chinon, décida d'instituer un parlement à Bordeaux avec une très vaste compétence territoriale. Et ce parlement, on va l'installer solennellement dans le palais de l'Ombrière, et il y restera jusqu'à sa disparition en 1790.

Vaste compétence territoriale, disais-je, car elle s'étendait des Pyrénées au Périgord et à la Saintonge. Il constituait le dernier échelon d'appel de toutes les juridictions de son ressort et tranchait souverainement au nom du Roi. Ainsi, un litige survenu à Bommes était jugé en première instance devant la Prévôté de Barsac. On pouvait faire appel de sa décision devant le sénéchal de Bordeaux et si l'on n'était pas satisfait de sa sentence, on pouvait encore la contester devant le parlement qui, lui, décidait en dernier ressort, on ne pouvait aller plus loin.

Ce parlement avait également des pouvoirs politiques. Il enregistrait les Edits Royaux pour les rendre applicables dans la province. Il a constamment cherché à étendre cette part de pouvoir en refusant d'enregistrer les textes qui ne lui convenaient pas. Le Roi avait néanmoins toujours le dernier mot en imposant sa volonté dans une cérémonie très solennelle que l'on appelait un « lit de Justice ». Usant et abusant de ce droit « de remontrance », les Parlementaires ont entretenu un incessant conflit avec le pouvoir royal jusqu'à la révolution. Autour de cette activité parlementaire vont se greffer quantité d'autres services. Et tout d'abord le Parlement lui-même s'est subdivisé en

- Grande Chambre
- Chambre des Enquêtes
- Chambre des Requêtes

Ajoutez-y leurs greffes respectifs bien sur.

Mais le palais de l'Ombrière va également héberger le Tribunal du Sénéchal de Bordeaux. Il y avait un Sénéchal à Casteljalous, un autre à Dax etc..etc....Celui de Bordeaux avait trouvé sa place dans le palais, mais de façon tout à fait indépendante du Parlement. Et lui aussi, bien sur avait son propre greffe, ses avocats etc... Tout à fait indépendants. Mais ce n'est pas tout, car le palais de l'Ombrière hébergeait également le Tribunal de l'Amirauté pour les affaires maritimes, celui des Eaux et Forêts et d'autres encore, sans parler de la Chancellerie de l'important service des archives et les souterrains du château, les diverses prisons, cachots, conciergeries etc. Il y avait donc là une véritable ruche judiciaire qui peu à peu occupa l'ensemble du Palais et en évinça toute autre activité.

La plupart des gens de robe qui animaient toutes ces institutions, dès l'origine et au fur et à mesure de leur développement s'entassa littéralement dans les petites rues de la paroisse Saint Pierre jusqu'à la fin du XVIIème siècle, date marquant le début de leur migration vers les quartiers nouveaux. Pendant plus de deux siècles, la physionomie de ce quartier en fut très fortement marquée.

Faute d'entretien approprié, l'énorme ensemble immobilier que constituait l'Ombrière finit par se dégrader, surtout dans les derniers temps sous la Révolution. A tel point qu'en 1800, on ne vit plus d'autre solution que de le démolir et de livrer l'espace qu'il occupait à l'urbanisation.

De tout cela, je le rappelle, il ne reste plus que les noms de la rue du Palais de l'Ombrière et de la place du Palais, c'est peu, c'est bien peu. Au regard de l'importance majeure que ce monument a connu au fil des siècles dans l'histoire de la ville.

Alors ? De cette place du Palais, il n'y a donc plus rien à voir ?

La Porte Cailhau



Eh bien si, au bout de la rue vers la Garonne, il y a la porte Cailhau. Mais elle est bien plus récente que l'Ombrière. Elle a été construite par les bordelais à partir de 1495 pour célébrer la victoire de Charles VIII à Fornoue pendant la première guerre d'Italie. Ce modeste succès méritait-il l'érection d'une porte aussi monumentale ? Aucune victoire royale, fut-elle éclatante, ne fut jamais plus célébrée de la sorte.

Mais il faut comprendre la situation. Nous sommes en 1495 et il n'y a qu'une quarantaine d'années que Bordeaux est entré dans le giron de la couronne française. Il était donc de bon ton d'attirer sur la ville un regard du jeune roi, car il était très jeune, il avait 25 ans et c'étaient ses premières armes. A cet âge là on peut se montrer sensible à tel hommage et la ville peut espérer en tirer quelque avantage.

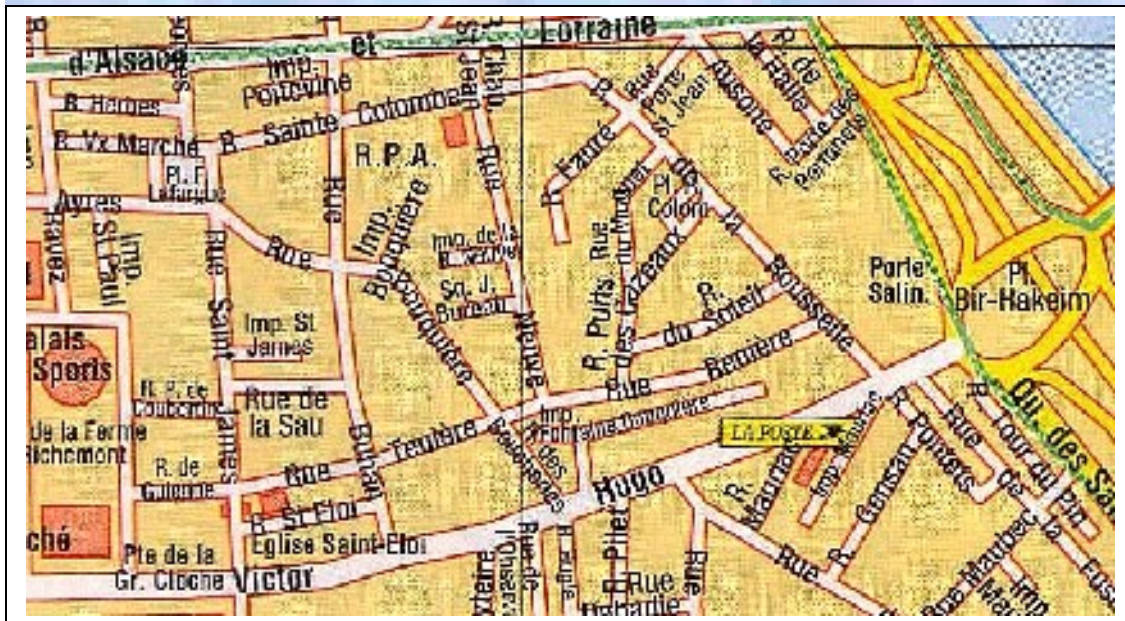
Conçue comme une sorte d'Arc de triomphe, tout à côté du Palais de l'Ombrière, elle a longtemps servi à l'accueil solennel des grands personnages entrant dans la ville. Et ceci jusqu'à ce que l'Intendant Tourny reporte cette fonction sur la nouvelle entrée qu'il venait de faire aménager au bas du Cours du Chapeau Rouge.

Cette porte Cailhau est la seule porte ancienne, avec celle de la grosse cloche qui ait échappé aux destructions massives voulues par le plan d'urbanisme de Tourny. La grosse cloche, parce qu'elle constituait le beffroi, symbole essentiel de la vie communale et cette porte Cailhau peut-être parce qu'elle était spécifiquement dédiée à la gloire d'un Roi de France. Reste que Tourny la supportait mal. Il la trouvait trop étroite pour assurer le passage des carrosses. Il voulut en faire élargir l'ouverture. Las ! Le monument donna tout de suite des signes de faiblesse et allait s'effondrer. Il fallut tout arrêter. Ainsi sauvée une première fois, elle fut de nouveau grandement menacée au moment de la Restauration. C'est le préfet Tournon qui, vers 1820 s'opposa fermement à sa démolition. Elle a enfin été restaurée en 1882.

Si vous passez par là, consacrez-lui le temps d'une petite visite, ne serait-ce que pour admirer sa magnifique charpente que l'on peut découvrir à son dernier étage.

Les origines de la rue de la Rousselle

Photo21



Et maintenant, pour la première fois, nous allons sortir des limites définies par les remparts de l'ancien castrum gallo-romain. Nous allons franchir ce que nous appelons le Cours d'Alsace et pénétrer dans le Faubourg de la Rousselle.

Longtemps situé hors de la ville il resta exposé à tous les risques de la guerre jusqu'à ce que le rempart, au début du XIV^{ème} siècle soit reporté de l'actuel cours d'Alsace au cours Victor Hugo.

La rue de la Rousselle, qui a donné son nom au quartier, sur la paroisse Saint Michel, est l'une des plus anciennes du Faubourg. Elle est déjà nommément désignée dans une bulle du Pape Alexandre III le 13 juin 1165. Le développement économique de la ville au XII^{ème} siècle ne lui permet plus de circonscrire ses activités dans les limites étroites de ses murs gallo romains. De gros négociants tels les Soler, que les bordelais transformeront en « Soleil » un peu plus tard, les Colon, les Cailhau vont s'installer dans l'espace campagnard disponible au-delà du rempart. Et là, du moins au début, ils vont trouver la place nécessaire à leurs activités.

La maison des Soler, par exemple, s'étendait sur l'emplacement de sept immeubles actuels de la rue de la Rousselle. C'était, un ensemble impressionnant entièrement voué au commerce. Et derrière, les Soler s'étaient fait aménager un jardin entre ce qui s'appelle encore, par déformation, la rue du Soleil et la rue du Puts des Cazeaux (en gascon « put' dès cazaou »), autrement dit rue du Puits des Jardins.

Mais ces larges implantations sont le privilège des premiers arrivants car l'activité commerciale se développe encore et la place va, de nouveau, manquer. La rue de la Rousselle devient une voie d'intense activité, bordée d'entrepôts gorgés de toutes sortes de produits. Elle reste néanmoins résidentielle car les négociants établissent volontiers leurs demeures sur place, dans les étages.

Les temps ont passé, les familles ont changé, mais cette tradition a perduré jusqu'au XVIIIème. Les beaux balcons en fer foré qui décorent ces maisons en portent toujours témoignage.

L'histoire ne dit pas si cette situation en étage les mettait à l'abri de très fortes odeurs de morue et de harengs séchés, des huiles et des savons mêlées aux puissantes effluves des goudrons dont ils faisaient également commerce à l'usage des chantiers navals tout proches en bordure de Garonne.

Tout cela, d'ailleurs n'allait pas sans risque. En 1617, un incendie parti d'une boutique de résineux se propagea tout au long de la rue. Venant après celui de 1610 qui, exactement dans les mêmes conditions avait dévoré 25 maisons rue des Salinières, ce sinistre conduisit les Jurats de la ville à prendre des mesures radicales. Il serait désormais interdit d'introduire des produits résineux dans l'enceinte de la Cité. Seuls seraient tolérés des échantillons de chacun des produits. Un marché aux résineux fut dès lors établi sur la Place Saint Julien, notre actuelle place de la Victoire. Les stockages furent installés hors les murs.

Un riverain célèbre : Montaigne

Bien avant ces dramatiques événements, aux N° 23 et 25 de la rue de la Rousselle s'était établie la famille des Eyquem. Elle avait déjà fait fortune, au début du XVIème siècle dans le commerce des huiles, des savons et du poisson séché. Le fils héritier, Pierre, avait épousé Antoinette Lopez, elle-même riche héritière d'un marchand juif de Toulouse. Ils eurent un fils Michel. Ils furent bientôt assez riches pour acheter la seigneurie de Montaigne en Périgord.

Et c'est ainsi que le jeune Michel Eyquem nous est plus connu sous le nom de Michel Montaigne qui devait devenir maire de Bordeaux et le grand écrivain que vous savez. Le fait que sa mère fut juive a peut-être joué un rôle dans l'esprit de tolérance dont il fit preuve au sein d'un siècle particulièrement intolérant.



Photo 22

Une plaque commémorative apposée sur la façade du N°25 signale la maison natale de Montaigne. Toutes ces familles étaient souvent alliées entre elles par des mariages d'intérêt. C'est ainsi que les Montaigne étaient cousins des Portepain qui depuis le XVIème siècle étaient propriétaires du Château de la Salle à Pujols sur Ciron.



Photo23

Bernard Joseph de Portepain, né dans ce quartier Saint Michel en 1715 en fut le dernier possesseur. Il mourut à Pujols, en son château, le 4 juin 1764.

Du chocolat à la moutarde



Photo 24

La vocation marchande de la rue de la Rousselle se prolongea bien au-delà de la révolution et pendant presque tout le XIX^{ème} siècle. C'est là que s'installe Paul Louit en 1825. Ancien officier de l'armée Impériale, il avait alors 50 ans. Il va créer là une fabrique de chocolat en plaques. Grande nouveauté à l'époque. Jusque là, et depuis qu'il avait fait son apparition au XVI^{ème} siècle, on n'avait jamais consommé le chocolat que sous forme liquide. C'est Meunier, dont la marque commerciale existe encore qui s'avisa d'en faire des tablettes solides en 1824. Tout juste un an plus tard, Louit reprenant cette idée ouvrait sa fabrique de la rue de la Rousselle, la seconde que l'on ait connue en France. Ses descendants vont développer cette affaire en l'étendant à d'autres produits et lui donneront une dimension nationale. Il lui faudra, de ce fait, quitter ses locaux devenus trop exigus pour gagner d'autres lieux mieux adaptés à son développement.



Photo 25

C'est Edouard Louit qui, en 1884, lance sa célèbre moutarde diaphane à l'estragon conditionnée en petits pots de verre imitant la forme d'une barrique. Ce fut longtemps la moutarde bordelaise typique que l'on trouvait dans toutes les familles. Elle a disparu de nos épiceries à la fin des années 50. Mais si vous en êtes nostalgiques, sachez que vous en trouverez encore en Espagne car le brevet en a été racheté par une usine de Cordoue. La moutarde Louit n'est donc pas tout à fait morte....

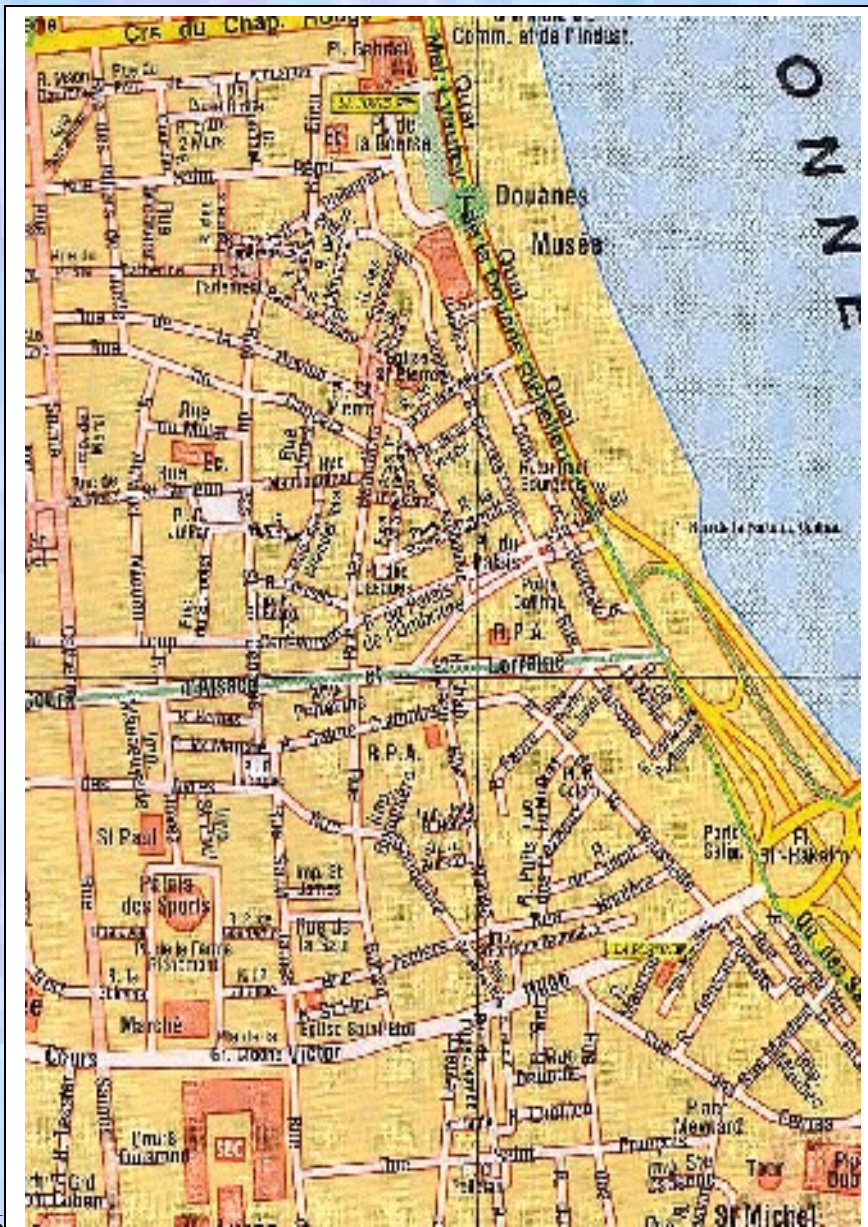


Photo26

Débouchant sur la rue de la Rousselle, nous allons découvrir la rue Neuve et nous allons nous y engager. Elle aussi est fort ancienne, dès le XIIème siècle elle est déjà connue sous le nom d'Arua Nèbe. Alors en quoi est-elle neuve ? Très probablement parce qu'en un temps très court on y a vu se construire nombre de maisons nouvelles en extension de la Rousselle déjà saturée. Faute de place il fallut donc ouvrir une voie nouvelle et ce nom lui est resté. Ceci se passait au XIIème siècle. Dans cette rue, à la hauteur du N°5 s'ouvre l'impasse dit de la rue Neuve, c'est un lieu de mémoire.



Tout au fond de cette impasse s'élève une très jolie maison du XVI^{ème} siècle montée sur deux arceaux de pierre et surmontée d'une galerie en bois. C'est là qu'à la fin du XVII^{ème} s'établit la famille Lartigue. L'un de ses fils était avocat et l'autre Lieutenant Colonel dans les armées du Roi. Pour de hauts faits militaires, ce dernier venait tout juste d'être anobli. Lui seul eut une descendance, une fille unique, Jeanne. Jeanne de Lartigue, de noblesse, donc, toute récente.

Les contemporains sont unanimes pour nous dire qu'elle était candide et bonne, mais certains la trouvent « pas jolie » tandis que d'autres la trouvent « laide ». Il n'y a là qu'une affaire de nuance, mais le fait est constant. Au surplus, elle était boiteuse. Enfin, ce qui, à l'époque n'arrangeait rien, les Lartigue étaient protestants. Autant dire qu'elle ne constituait pas un parti de mariage très recherché. Pourtant, elle disposait d'un atout considérable du fait qu'elle apportait une dot de 100.000 livres. C'était un argument très convainquant.

Et de fait, il se présenta un prétendant, en la personne de Charles de Sécondat, Baron de Labrède. Il venait tout juste d'acquérir une modeste charge de Conseiller au Parlement de Bordeaux, en 1714. Le Baron de la Brède était philosophe et tolérant, ce qui le conduisit à s'accommoder sans trop de mal des handicaps de la promise. Et puis quelques mauvaises langues ont laissé entendre qu'une simple, charge de Conseiller ne suffisait peut-être pas à entretenir les vastes toitures du château de la Brède. Il se peut donc, éventuellement, que les 100.000 livres annoncées aient pu encourager ses sentiments. Le mariage fut célébré en l'église Saint Michel en Avril 1715. Il avait 26 ans elle en avait 23



Photo 28

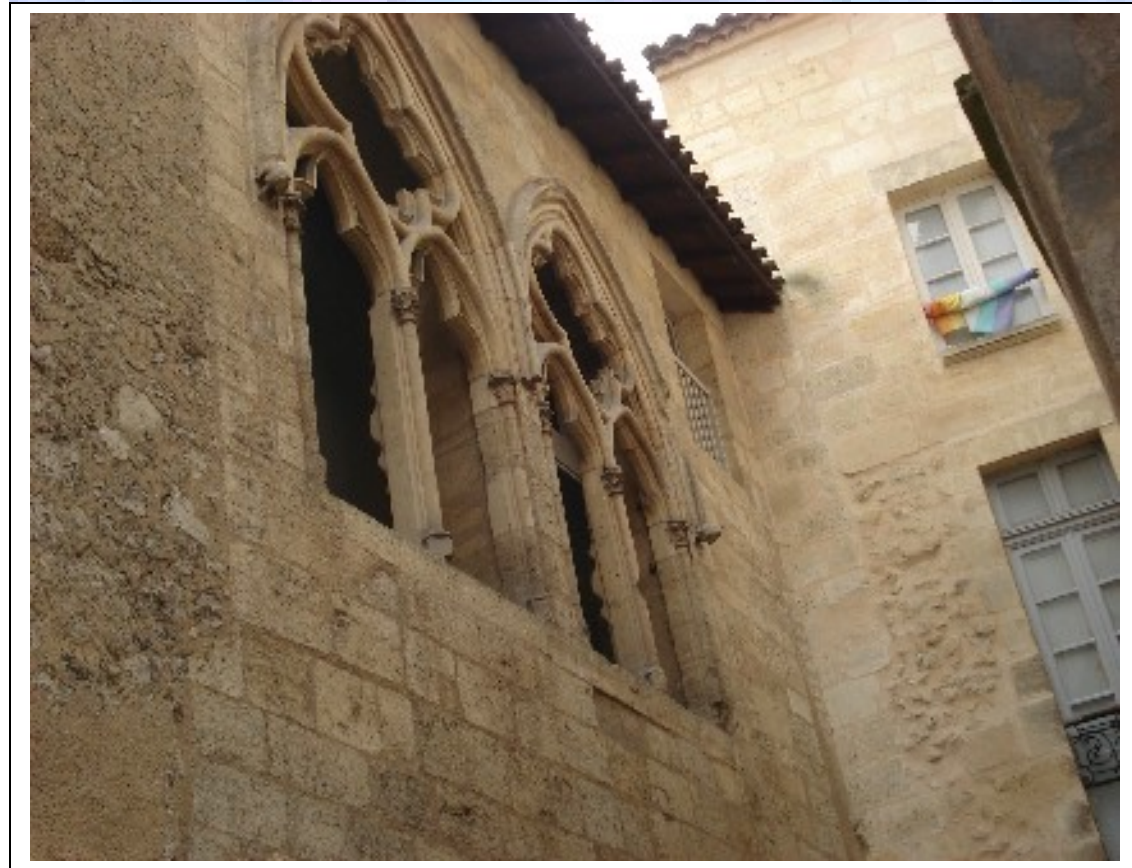
L'année suivante, en 1716, Charles de Sécondat recevait fort opportunément en héritage de l'un de ses oncles une charge de Président de Chambre au Parlement ce qui constituait déjà une fort belle promotion ainsi que le titre de Baron de Montesquieu qu'il adjoignit à son propre titre de baron de la Brède. Et pour nous, il est devenu et resté tout simplement Montesquieu. Il est bon de préciser que l'illustration qui vous est présentée n'est pas un portrait de Montesquieu, mais se propose de vous montrer l'apparat du costume d'un président de Chambre. Il poursuit sa carrière à Paris où il fut élu à l'Académie Française en 1728 puis il se mit à parcourir toute l'Europe à petites étapes, allant jusqu'à séjourner presque deux ans en Angleterre.



Photo29

A son décès, survenu en 1755, sa veuve se retira à Bordeaux, dans la maison de son enfance, au fond de l'impasse de la rue Neuve. C'est là qu'elle devait mourir à son tour en 1770, à l'âge de 78 ans. Son fils unique fit aussitôt table rase du ménage de sa mère. Dans le numéro de janvier 1771 du « Journal des annonces et avis divers » qui se publiait alors à Bordeaux, on peut lire : « la vente des meubles de feu Madame de Montesquieu, consistant en lits, tapisseries, linge, batterie de cuisine, etc... se fera lundi 8 courant au fond de la rue Neuve à l'hôtel du Port Mahon ». Ainsi fut fait, et l'immeuble fut mis en location puis, par la suite, vendu en deux fois, pour moitié en 1785, et l'autre moitié en 1789.

Photo30



Signalons enfin, toujours dans l'impasse la très belle maison de la famille Risteau dont le fils François fut un ami très proche de Montesquieu et qui devait devenir plus tard le directeur de la Compagnie des Indes.

Abandonnant la rue Neuve, nous allons emprunter la rue Sainte Colombe évoquant le nom d'une ancienne église paroissiale désaffectée en 1791 et démolie en 1854.

Il n'en subsiste qu'un médaillon sculpté qui n'est autre qu'une de ses clefs de voute et qui est apposé sur la maison du N° 4 de la rue Buhan. Vous pouvez y jeter un coup d'œil en passant, elle n'est qu'à quelques mètres du carrefour.

Et nous arrivons ainsi Place Ferdinand Lafargue. Tel est son nom depuis 1926 mais la génération de mes parents n'a jamais adopté cette dénomination. Pour eux, et jusqu'à la fin de leurs jours, elle est restée la Place du Vieux marché. Depuis au moins le XII^{ème} siècle et jusqu'à la révolution, c'est là que s'est tenu, chaque jour, le grand marché de Bordeaux.

Il n'en reste que quelques noms de rues rayonnantes autour de la Place, telle que la rue du Vieux marché, la rue des Herbes qui était dédiée au commerce des légumes, la rue Bouquière, simple déformation du gascon « Boutièyre » autrement dit des Boucheries. Celle-ci offre la singulière particularité de commencer son parcours sous son nom gascon et de le terminer sous son nom français. Regardez bien le plan

Cette rue Bouquière devient en effet la minuscule rue des Boucheries juste avant d'atteindre le Cours Victor Hugo. Allez donc savoir pourquoi !...



Photo33

Revenons à la

Place Ferdinand Lafargue, et ici encore, il va vous falloir beaucoup d'imagination pour restituer la mémoire de l'incroyable animation, bruyante, colorée et passablement malodorante aussi qui se manifestait en ces lieux dès avant le lever de chaque jour. La répartition des diverses activités était rigoureusement définie.

Ainsi par exemple, pour la Rue aux herbes que nous venons d'évoquer, une ordonnance des jurats de la ville précise que ce lieu « est destiné à la vente de (ces) denrées avec défense de (se) placer ailleurs ni de débiter lesdites herbes et légumes dans la rue des Boucheries et Epiciers ».

Donc un marché territorialement très ordonné mais accueillant une indescriptible cohue, allant, venant, se bousculant en tous sens et s'invectivant à grands cris. En effet, cette place, très exiguë, n'est absolument pas aux dimensions de son activité. Sa superficie dépasse à peine le demi-hectare et encore cet espace est-il très encombré. Au centre, s'élève un pavillon rectangulaire en bois, c'est là « panéterie ». C'est là que l'on achète son pain. Ce pavillon, très encombrant, sera démoli en 1770.

Proche de l'entrée de la rue des Ayres s'élève une curieuse halle couverte entièrement fermée de tous côtés par des barreaux formant une clairevoie. C'est ce que l'on appelle la « Clie ». C'est là que l'on vend le poisson venu du Bassin d'Arcachon. Les acheteurs ne pénètrent pas à l'intérieur du dispositif, le poisson se négocie uniquement entre les barreaux de la claire-voie. Le fonctionnement de ce dispositif est étroitement surveillé par des vigiles appointés à cet effet. Et pourquoi donc de telles contraintes ?

Parce que le Capital de Buch, , Seigneur de tout le Bassin détient, de temps immémoriaux un droit féodal lui permettant de percevoir une taxe de 12,5% sur la valeur du poisson qui y est pêché. Faute de pouvoir efficacement surveiller nuit et jour toutes les rives du Bassin, la taxe n'était perçue au départ amis à l'arrivée, sur le point de vente à Bordeaux.

Et comme si tout cela ne suffisait pas à encombrer ce demi-hectare, entre la Clie et la Panéterie, s'élevait le Pilon. Il était constitué d'une petite tourelle à six pans d'une dizaine de mètres de haut et ne dépassait pas trois mètres de diamètre. Tout en haut se trouvait une sorte de plate forme tournante percée de six ouvertures dans lesquelles on faisait apparaître les têtes et les bras des condamnés. De temps en temps on faisait tourner le dispositif d'un cran afin que leur exposition se manifeste successivement sur chacune des faces du dispositif.

Cette place du marché était également un lieu de communication. C'est là que les Hérauts municipaux proclamaient les informations officielles à son de trompe et, comme ils ne manquaient jamais de la préciser dans leurs procès verbaux : « A haute et intelligible voix » ce qui, dans la cohue ambiante, devait être tout à fait méritoire.

C'est également au sein de ce marché que naissaient les rumeurs qui agitaient périodiquement la ville. Cette place était en quelque sorte, le creuset où se formait l'opinion publique populaire.

De difficile qu'elle avait toujours été, la situation de ce marché, au XVIIIème siècle devint insupportable. N'oublions pas que Bordeaux de 45.000 habitants en 1700 est passé à 60.000 en 1747 et à près de 100.000 à la veille de la révolution. Et la place du Marché restait toujours la même. Certes, on autorisa des extensions dans les rues avoisinantes mais ce ne pouvait être qu'une solution de fortune absolument pas à la dimension du problème.

Finalement, c'est sous la révolution que l'on finit par prendre la décision de transférer ce marché sur un emplacement un peu plus dégagé s'étendant sur ce que nous appelons la Place de la ferme de Richemond et une partie de actuel Marché Victor Hugo.

Seule, désormais, notre imagination peut tenter de restituer le souvenir de ce qui fut, pendant bien des siècles l'un des centres les plus animés de Bordeaux.

Quittons cette place par la rue Saint James qui fut longtemps un itinéraire privilégié des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle.

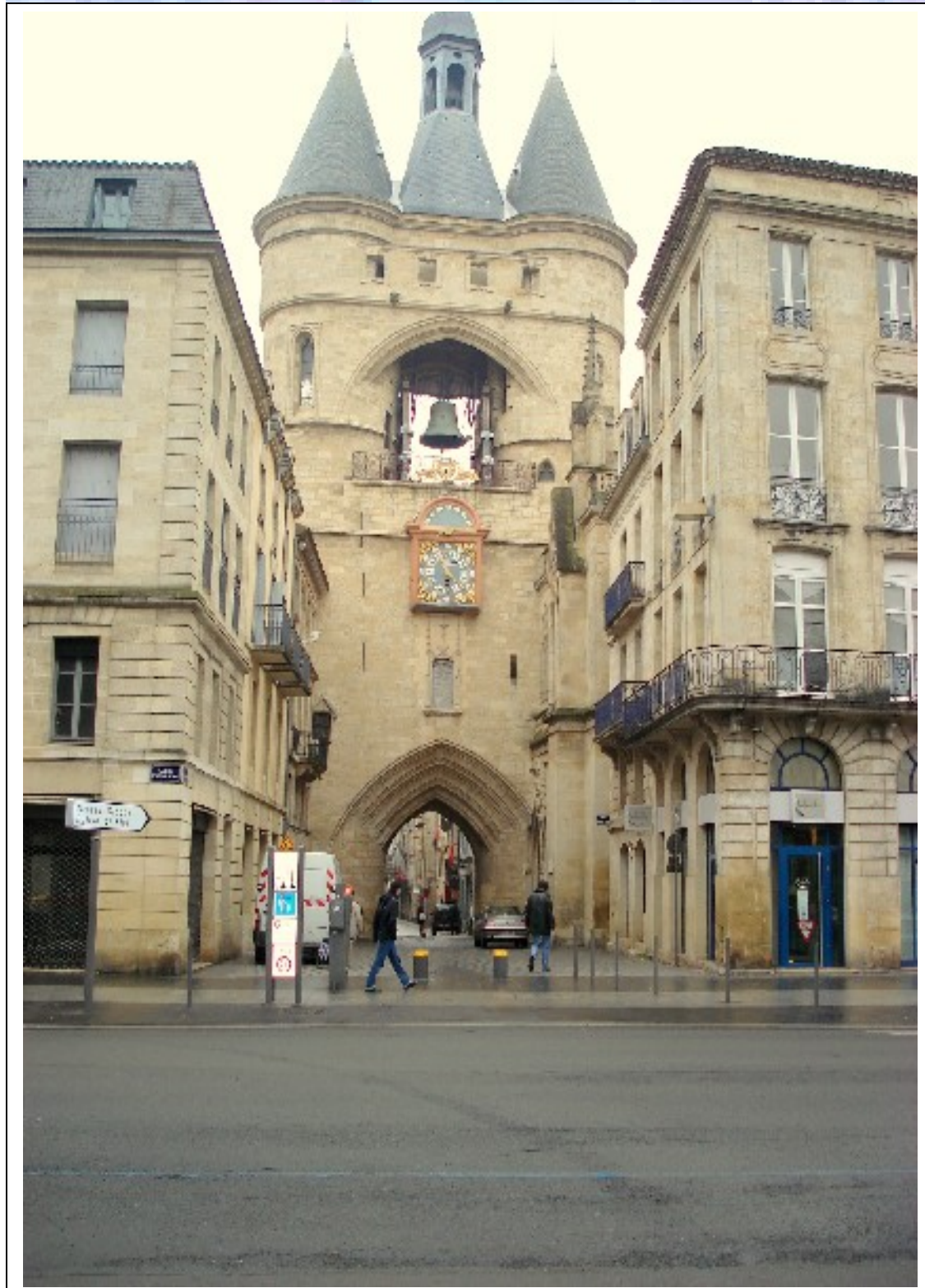
Rue Saint James et la grosse cloche



Photo 34

Jetons en passant un coup d'œil au N°28 qui fut la maison de Simon Millanges, un imprimeur de la fin du XVI^{ème} siècle. C'est très précisément là que furent imprimés les livres des Essais de Montaigne. Un plaque apposée sur la façade de la maison commémore cet évènement ;

Photo35



Enfin, nous avons en face de nous la grosse cloche que nous prenons à revers. C'est l'imposant vestige d'un ensemble beaucoup plus important qui comportait quatre tours défendant cette porte percée dans le mur d'enceinte du XIII^{ème} siècle.

Ce monument devint en quelque sorte le beffroi de la ville et le symbole de ses libertés communales.

Quelques sources parmi beaucoup d'autres tout aussi précieuses :

_ La vie quotidienne à Bordeaux au XVIIIème siècle

| | | |
|--|---------------------------------------|--------------------|
| | Par Paul Butel et Jean Pierre Poussou | Ed Hachette |
| _ Vivre à Bordeaux sous l'ancien régime | par Paul Butel | Ed Perrin |
| _ Naissance et vie des quartiers de Bordeaux | Par Albert Rêche | Ed Seghers |
| _ Dix siècles de vie quotidienne à Bordeaux, | Par Albert Rêche | Ed Seghers |
| _ Rues de bordeaux | par Roger Galy | Ed l'Orée |
| _ Guide de Bordeaux, | par Délie Muller et JeanYves Boscher | Ed Sud-Image |
| _ Bordeaux secret et insolite | par Philippe Prévôt | Ed Les beaux jours |
| _ Noms de rues gascons à Bordeaux | par Jean Bonnemaïson | Ed Prince Nègre |
| _ Marques d'Aquitaine | par Olivier Londeix | Ed Sud Ouest |

Etc..etc....

Ainsi que les innombrables documents et dossiers des archives municipales de la ville de Bordeaux et des Archives départementales de la Gironde.